

tour, valets du maître, n'abordaient le roi que pieds nus, dans de simples habits et avec toute l'humilité des esclaves. Cette hiérarchie de respects et de bassesses avait ses règles et son cérémonial. Les formes de la langue se prêtaient à leur exigence. Les tournures et les mots dont on se servait avec des égaux auraient été inconvenants dans la bouche d'un inférieur s'adressant à une personne d'un rang plus élevé, qui les aurait pris pour des insultes.

Le titre de *Teuctli* était le premier parmi la noblesse. Pour l'obtenir il fallait avoir fait ses preuves de bravoure sur les champs de bataille, être d'un âge mûr et possesseur d'une grande fortune; dans ce dernier cas un simple marchand non noble pouvait aspirer à ce titre; tel était du moins l'usage à Cholula, usage qui finit par prévaloir à Mexico et à Tlascala. Le candidat devait se soumettre à de longues pénitences, à des jeûnes rigoureux, à une entière continence, se tirer du sang tous les jours, endurer les insultes et les humiliations. Lorsqu'il avait épuisé toutes les épreuves et qu'il était jugé digne d'être initié, il venait au milieu d'une cérémonie religieuse, recevoir des mains d'un prêtre le titre que son patient orgueil avait bien mérité. Le prêtre lui rappelait alors les devoirs qu'il avait à remplir; et lui, réunissant ensuite à sa table tous les nobles ses égaux, terminait la solennité par un grand festin (*).

La noblesse, comme corps politique,

(*) Les cérémonies que l'on pratiquait à la réception d'un *teuctli*, variaient dans les diverses provinces; mais dans toutes nous voyons des traces de notre chevalerie du moyen âge. Dans toutes on remarque l'intervention des prêtres. L'usage de créer *teuctli* les principaux Indiens, subsista après la conquête. Ils étaient reçus au nom du roi d'Espagne; ils promettaient d'être fidèles sujets, d'être bons chrétiens et de dénoncer toute conspiration qui viendrait à leur connaissance; ils prêtaient serment sur la croix et les saints Évangiles.

eut, dans les premiers temps de l'empire, une véritable importance. C'était à la fois le pouvoir législatif et le collège électoral qui choisissait les rois. Il y avait au Mexique trente nobles de premier rang, dont chacun avait dans son territoire et sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptait trois cents nobles d'une classe inférieure. Chacun de ces chefs exerçait une juridiction territoriale complète; tous levaient des taxes sur leurs vassaux; tous suivaient l'étendard du monarque à la guerre; tous fournissaient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leurs domaines, et plusieurs payaient tribut au roi comme à leur légitime souverain. C'était le gouvernement féodal, dans sa forme la plus rigide. Dans cette période où le roi n'était investi que du pouvoir exécutif, son autorité était extrêmement bornée; il ne pouvait ni déclarer la guerre, ni disposer du revenu public sans l'assentiment de son conseil. Mais il n'est sur la terre aucun pouvoir rival qui consente à rester longtemps stationnaire. Le commandement suprême de l'armée qui appartenait aux rois servit à l'extension de leur autorité; le prestige qui s'attache au titre de conquérant augmenta pour eux le respect des peuples; leur influence sur les choses de la religion imprima sur leur personne un caractère sacré, et les tributs levés sur les peuples vaincus, dont ils avaient une bonne part, leur permirent de déployer ce faste qui séduit, de s'entourer d'une cour payée et dépendante, et de solder une garde particulière. Il est impossible de déterminer la marche des progrès du pouvoir royal; nous le voyons déjà se développer avec le grand Moctezuma, et se changer insensiblement en despotisme sous ses successeurs, puis en tyrannie avec le dernier des princes de ce nom. Lui méprisa les anciennes lois, viola les privilèges les plus sacrés, et réduisit tous ses sujets à la condition d'esclaves. Les chefs, ou nobles du premier rang, s'étaient soumis au

joug avec une telle répugnance que, dans l'espoir de le secouer et de recouvrer leurs premiers droits, plusieurs d'entre eux recherchèrent la protection de Cortès et se réunirent à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique. Ce n'est donc pas sous le règne de ce Moctezuma, mais sous celui de ses prédécesseurs, que nous pouvons reconnaître la forme originaire et l'esprit du gouvernement du Mexique. Les écrivains espagnols ont fait cette perpétuelle confusion, et il est impossible de prendre chez eux une idée juste du système monarchique de l'empire. Toutefois ajoutons qu'aux jours même de Moctezuma, il était des limites que la couronne n'osait franchir. Les grandes affaires se délibéraient en conseil. La soixante et unième peinture de Mendoza nous fait assister à une séance de cette assemblée, où l'on voit le monarque et quelques seigneurs, placés suivant leur rang, occupés à discuter une affaire d'Etat. Plus d'une fois, aux jours difficiles de la lutte avec les Espagnols, nous verrons encore Moctezuma consulter ses conseillers sur les prétentions de Cortès.

L'organisation judiciaire de l'ancien Mexique n'annonce pas un pays sauvage; elle porte la double empreinte de l'élection populaire et de la volonté souveraine du monarque. Le roi nommait les grands juges, ou juges suprêmes, qui résidaient à Mexico et dans les villes les plus considérables du royaume. Ces grands juges prononçaient en dernier ressort, tant au civil qu'au criminel; ils nommaient les juges inférieurs et recevaient les comptes des collecteurs royaux. Audessous d'eux, un tribunal, composé d'un président et de trois conseillers, prononçait en dernier ressort sur certaines affaires civiles; mais au criminel on pouvait en appeler aux grands juges. Dans chaque quartier de la ville, un magistrat nommé par le peuple jugeait en première instance les affaires de sa circonscription, et enfin d'autres magistrats, également à

la nomination de la communauté, et dont les fonctions ont quelque rapport avec celles de nos commissaires de police, avaient mission de veiller sur la conduite d'un certain nombre de familles, et d'instruire chaque jour le grand juge de tout ce qui intéressait l'ordre public. Tous ces magistrats décidaient d'après des lois positives, la plupart traditionnelles. La mort figure souvent dans ce code barbare. On la trouve prononcée contre ceux qui maltraitaient les courriers et les ambassadeurs; qui déplaçaient dans les champs une borne indicative de la propriété; qui engageaient le combat avant l'ordre des chefs; qui altéraient les poids et mesures; etc. Le divorce était permis. Il était défendu au mari de tuer sa femme lorsqu'il la surprenait en adultère; le juge s'en chargeait pour lui.

Nous voyons une foule de peines plus ou moins graves appliquées aux plus minces délits, aux plus chétives contraventions. Les prêtres étaient un peu mieux traités que les autres citoyens; s'ils abusaient d'une femme libre, ils en étaient quittes pour la privation de leur office, tandis que les jeunes séminaristes coupables du même fait étaient quelquefois mis à mort.

On pendait impitoyablement les hommes et les femmes qui prenaient des habits différents de leur sexe; et comme il n'y avait point de carnaval à Mexico, cette terrible peine durait toute l'année.

On pendait les tuteurs infidèles; on pendait ceux qui dissipèrent leur patrimoine dans la débauche; on pendait les ivrognes; mais à soixantedix ans on pouvait s'enivrer à son aise, sans crainte d'un pareil sort.

Les menteurs avaient les oreilles et les lèvres coupées, et les pères qui exposaient leurs enfants perdaient leurs biens et leur liberté.

Toutes ces dispositions pénales n'avaient force de loi que dans l'empire proprement dit: les provinces conquises conservaient leurs lois particulières, comme elles conservaient

aussi leurs magistrats et leur langue.

On remarque plus de sévérité dans le code de Texcuco. Tous les voleurs étaient pendus, les assassins décapités; mais, ce qui est plus extraordinaire, pareil châtement était infligé aux malheureux historiens qui se permettaient quelques infidélités dans la peinture des faits. A Tlascala, la peine de mort était prononcée contre les enfants qui manquaient de respect à leur père. Il ne faut pas oublier, comme trait caractéristique de mœurs, que tous les peuples de l'Anahuac montraient une grande tendance à punir les crimes et les délits, même les plus légers, mais peu d'empressement à récompenser les vertus civiles et les talents.

Il ne faut pas oublier que l'office d'exécuteur des jugements criminels n'était pas méprisé chez les Aztèques; cela ne surprend pas lorsqu'on voit les honneurs qu'ils rendaient au chef suprême de la religion chargé d'égorger les prisonniers de guerre. Le bourreau était quelquefois pris parmi les magistrats. Quelquefois un juge du tribunal remplissait cette fonction. Le crieur public avait aussi sa part de respect; on regardait ces deux personnages comme les représentants particuliers du monarque.

On connaissait au Mexique deux sortes de prisons: l'une où l'on renfermait les débiteurs insolvables et les condamnés pour délits de peu d'importance; l'autre, construite à peu près comme une cage, servait de logement aux prisonniers de guerre, en attendant l'heure du sacrifice. La même prison renfermait aussi les détenus pour crimes emportant peine de mort; ceux-ci étaient très-sévèrement traités; les prisonniers de guerre au contraire l'étaient parfaitement. On les nourrissait fort bien; enfin on cherchait, par tous les moyens possibles, à éloigner de leur pensée le triste sort qui les attendait, et à leur procurer un embonpoint qu'on jugeait d'un favorable augure.

Nous avons vu les ambassadeurs et les courriers, mis sur la même ligne

dans la loi pénale, recevoir d'elle une protection parfaitement égale. Cette bizarre réunion de fonctions si différentes a droit de nous surprendre. Cela nous prouve, ou que les ambassadeurs au Mexique ne jouissaient pas de cette considération que nous leur accordons en Europe, ou que les courriers étaient de fort respectables personnages. Il est vrai de dire que le rôle d'ambassadeur était borné à des missions toutes spéciales et de très-courte durée, telles que la notification des ordres du roi aux chefs tribulaires, et la discussion de quelques points litigieux avec les princes voisins de l'empire. Toutefois l'ambassadeur était une personne sacrée. Les honneurs qu'on lui rendait se mesuraient sur la peur qu'on avait de celui qu'il représentait. Si cette peur était grande, on traitait l'ambassadeur comme une divinité; on brûlait de l'encens devant lui, on le défrayait de tout, et on l'accablait de présents.

Quant aux courriers, c'étaient des fonctionnaires fort utiles, même indispensables dans un pays où les communications étaient si difficiles, dans un pays si étendu, si montagneux, où les chevaux n'existaient pas. Le service des courriers se faisait avec une incroyable rapidité. De six lieues en six lieues une petite tour était établie sur une hauteur; elle servait de résidence à un ou à plusieurs courriers qui portaient successivement les dépêches d'une tour à une autre. Elles passaient ainsi de main en main sans interruption, et parvenaient, disent les historiens, en vingt-quatre ou trente heures, à trois cents milles de Tenochtitlan. C'est peut-être un peu fort, bien que ces messagers fussent exercés de bonne heure à la course sous l'inspection des prêtres. On les chargeait aussi de missions de confiance, comme de transmettre de vive voix, aux magistrats ou aux généraux, les ordres du roi, et de rendre compte de leur exécution. Ceci les rapprochait des ambassadeurs.

Un empire qui a les armes à la main, depuis son origine jusqu'à sa chute, doit mettre l'état militaire au premier rang. Il en était ainsi chez



Guerriers & Prisonniers.

les Aztèques : tout homme pouvant combattre était soldat. Les chefs ou seigneurs feudataires et les princes alliés devaient fournir un certain nombre d'hommes et marcher à leur tête aussitôt qu'ils en étaient requis; c'était de ces contingents divers que se composait l'armée dont l'organisation n'était pas permanente, et ressemblait à celle des armées féodales du moyen âge. Sa hiérarchie et sa composition sont mal connues; on sait seulement que tous les grades étaient réservés à la noblesse, qu'elle était commandée par plusieurs généraux de grades différents, et distingués par des plumes, par des casques et par des armures particulières. Un général en chef avait le commandement suprême. Pour l'armée, le dernier des Moctezuma avait institué trois ordres militaires : l'ordre des Princes, des Aigles, des Tigres. Les seigneurs décorés de l'un de ces ordres en portaient à la guerre les insignes sur leur armure. Les chevaliers du Tigre (Jaguar) par exemple, étaient tachetés comme leur patron. L'ordre des Princes passait pour le premier de tous; Moctezuma, avant d'être couronné, en faisait partie. Tous ces différents chevaliers avaient des logements particuliers au palais, quand ils y étaient de service. Les armes des Aztèques, comme celles des autres peuples de l'Amérique de cette époque, étaient bonnes pour combattre des ennemis qui n'en possédaient pas de meilleures. Leurs guerriers portaient des espèces de cuirasses de coton de trois centimètres d'épaisseur, qui protégeaient le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture. Un bouclier d'osier en forme d'écusson ou ovale, couvert de toile et de plumes, et dont la forme rappelle les boucliers représentés sur plusieurs vases de la grande Grèce, leur servait à amortir le coup des dards. A l'aide d'une massue creuse, ils lançaient des pierres avec autant de force que si elles partaient d'une fronde. Le soldat qui allait presque nu au combat, jetait sur la tête de l'ennemi le filet à grandes mailles dont il s'était enveloppé le corps. Les

généraux chevaliers de l'Aigle ou du Tigre se couvraient de cottes de mailles d'or et de cuivre, et portaient des casques qui imitaient la tête d'un aigle, d'un serpent, d'un crocodile ou d'un jaguar. Un sabre de trois pieds de long et de quatre pouces de large, armé des deux côtés de morceaux d'obsidienne parfaitement affilés et coupant comme des rasoirs, portait un premier coup assez souvent mortel; mais le tranchant s'émousait facilement et l'arme devenait inutile. Des piques, dont quelques-unes avaient quinze ou seize pieds de long, se terminaient par une pointe de cuivre fort bien aiguisée. Mais l'arme la plus dangereuse entre les mains des Aztèques, était un dard qu'ils savaient lancer avec une merveilleuse adresse; il perçait un homme de part en part. A ce dard était attaché un long cordon, à l'aide duquel le combattant le retirait avec promptitude pour le lancer de nouveau. Les Espagnols mêmes redoutaient cette arme meurtrière, dont les cuirasses de fer ne préservaient pas toujours. L'histoire de la conquête prouve que les Mexicains n'avaient pas la moindre idée de ce que nous appelons ordre de marche, ordre de bataille, évolution, tactique et discipline; ils se ruaient en masse sur l'ennemi, et revenaient à la charge tant qu'ils n'étaient pas découragés. Il ne fallait pas grand-chose pour qu'ils le fussent complètement : la mort d'un général, la prise de l'étendard royal les frappait de terreur, et ils prenaient la fuite lors même qu'ils étaient les plus forts et que la fortune les favorisait. Pauvres soldats en rase campagne, il n'en était pas ainsi derrière leurs murailles, ou dans leurs tours, ou sur les plates-formes de leurs temples; là, il fallait les tuer pour les vaincre. Quelques restes de murailles sur les anciennes frontières orientales des Tlascalans pourront donner l'idée du système des fortifications aztèques et de leurs camps retranchés. Ces murailles, généralement peu élevées et fort épaisses (8 à 10 pieds de haut sur 18 de large), étaient en pierres

liées par un mortier de chaux; elles dessinaient une espèce d'ovale plus ou moins régulier, plus ou moins allongé, et aux deux extrémités de la circonvallation on ménageait une ouverture de 7 à 8 pieds qui servait à pénétrer dans l'enceinte. Les Aztèques savaient tirer parti des accidents de terrain, et transformer des hauteurs naturelles en forteresses, au moyen de plusieurs enceintes de murs élevés de distance en distance depuis la base de la montagne jusqu'à son sommet. Les pyramides de Cholula et de Saint-Jean de Teotihuacan, les constructions de Xochicalco, etc., furent à la fois des édifices religieux et des places fortes. On en doit dire autant de tous les téocalli. Clavigero, en nous conservant les noms de plusieurs lieux jadis fortifiés dont les ruines existent encore, prouve que les peuples de l'Anahuac étaient moins ignorants qu'on ne le suppose dans l'art de la défense, poussé chez eux beaucoup plus loin que celui de l'attaque.

Le grand étendard, espèce de long bâton auquel étaient fixées les armes de l'empire, l'aigle aux ailes déployées s'élançant sur un jaguar, ressemblait plus au *signum* des Romains qu'à nos drapeaux. Il était placé au centre de l'armée, et porté par le général en chef. Sur lui tous les yeux du soldat étaient fixés, et sa perte entraînait sur-le-champ celle de la bataille. C'est ce qu'on vit à la journée d'Otompan, lorsque Cortès s'empara de cette royale enseigne, qui, ce jour-là, n'était point l'aigle des Aztèques, mais un flet en or, probablement les armes de quelque ville voisine du lac, adoptées pour cette fois à défaut du grand étendard. Il y avait aussi dans l'armée d'autres petites enseignes appartenant à divers corps, et leur point de ralliement; elles étaient attachées au dos de l'officier qui les portait, et si fortement qu'il fallait le mettre en pièces pour s'en emparer.

Le droit de propriété privée, dans toute son étendue, était parfaitement établi chez les Mexicains. Ils connaissaient la distinction que nous faisons

entre la propriété foncière et mobilière, entre l'usufruit et la nue propriété. Les biens-fonds et les meubles se transportaient chez eux par voie d'échange, de vente et de succession. Ils n'ignoraient pas non plus les donations à titre gratuit ou à titre onéreux, et en général les formes qui régissent les conventions chez les nations civilisées, bien que ces formes fussent très-arbitraires, et telles qu'on les pouvait attendre des circonstances sociales sous lesquelles ils vivaient. Toutefois, la division des propriétés dans l'Anahuac ne ressemble nullement à celle que nous connaissons dans notre Europe. La plus grande partie des terres était partagée entre la couronne, la noblesse, les communautés des villes ou des villages, et les temples ou établissements religieux. Il existait une espèce de cadastre, de tableaux peints sur lesquels chaque propriété était indiquée en surface et bornage. Chacun voyait d'un coup d'œil ce qui lui appartenait. Les terres de la couronne étaient enluminées en violet, celles de la noblesse en écarlate, celles des communautés en jaune; ces peintures servirent après la conquête pour prononcer sur les contestations qui survenaient entre les particuliers.

Certaines terres de la couronne étaient données en fief temporaire à des seigneurs appelés gens ou peuple du palais. Ces tenanciers ne payaient ni taxe, ni tribut; mais, en signe d'hommage, à certaines époques, ils offraient au roi des fleurs et des oiseaux. Quelquefois la donation n'était pas à titre gratuit, mais à charge de certaines redevances, comme de cultiver ou faire cultiver les jardins royaux, entretenir les palais et les rebâtir au besoin.

Les terres nobles données par la couronne passaient du père au fils, ou aux autres héritiers. Elles pouvaient être aliénées, mais jamais aux plébéiens, ce qui, en d'autres termes, concentrait la propriété foncière dans les mains de la noblesse.

Les biens-fonds dépendants des temples et des couvents étaient inaliéna-

bles et ressemblaient à nos terres de mainmorte.

Dans chaque district, disent Herrera et Torquemada, on affectait au peuple une certaine quantité de terres dans la proportion du nombre de familles. Ces terres étaient cultivées par toute la communauté. Leur produit se portait dans un magasin commun, et se partageait entre les familles, selon leurs besoins respectifs. Ces terres portaient le nom d'altepetlalli. Aucun membre de cette espèce de communauté ne pouvait aliéner sa portion, dont la propriété demeurait indivisiblement affectée à l'entretien de sa famille. Cette distribution du territoire intéressait chaque individu au bien général, et liait son bonheur avec la tranquillité publique.

Toutes les provinces conquises étaient tributaires de la couronne; elles lui devaient une certaine quantité de fruits, d'animaux, de minéraux, de produits de la terre et de l'industrie du pays. La couronne avait dans chaque ville principale un agent chargé de lever ces contributions et de les emmagasiner. On conservait dans le trésor du roi une suite de peintures indiquant toutes les places tributaires, et la quantité et la qualité des tributs; dans la collection de Mendoza, on trouve trente-six tableaux de cette espèce, dont l'énumération détaillée serait aussi longue que fastidieuse (*).

(*) On peut prendre sur ces tableaux une idée à peu près complète des produits agricoles et industriels de l'ancien Mexique. On voit que ces tributs consistaient en étoffes et en vêtements de coton, en plumes de différentes couleurs, en cacao, en peaux de tigres (jaguars); en plats d'or, cochenille, maïs, farine de manioc, pulque, poudre d'or, colliers, émeraudes, pierres précieuses de diverses couleurs, boucles d'oreilles d'ambre ou de cristal, ornées d'or; gomme élastique, liqueur ambrée, chaux, roseaux pour bâtir, petits jones pour faire des dards ou pour renfermer des substances aromatiques; miel, ocre jaune, cuivre, turquoises fines et ordinaires, feuilles de papier d'agave, nattes, bois, pierres à bâtir, copal, oiseaux,

Ces différents tributs réunis aux contributions de guerre, aux présents des gouverneurs de provinces et des feudataires, et surtout aux taxes sur la terre, sur les produits de l'industrie, mis en vente dans les marchés publics, composaient les revenus de l'État. Une autre collection de peintures indiquait les terres imposées, et la cote de chaque contribuable. Il en était de même pour tous les autres droits, qui, bien que considérables, n'étaient ni arbitraires ni inégaux, mais fixés d'après des règles établies; chacun connaissait la proportion des charges publiques qu'il avait à supporter. Comme l'usage de la monnaie frappée n'existait pas au Mexique, tous les impôts étaient payés en produits du sol ou en marchandises et portés dans les magasins de la couronne d'où le roi tirait les objets nécessaires à la nourriture, à l'entretien, à l'armement de sa nombreuse suite pendant la paix, et de ses armées pendant la guerre. Le petit peuple, qui ne possédait point de biens-fonds et qui ne faisait point de commerce, payait sa part des taxes en travaux de différents genres; c'était par lui que les terres de la couronne étaient cultivées, les ouvrages publics exécutés, et les diverses maisons appartenantes à l'empereur, construites ou entretenues.

L'agriculture chez les Aztèques est aussi ancienne que leur établissement au bord du lac. A peine y sont-ils en possession de quelques terres, qu'on les voit s'empresser de les rendre productives par le travail. Leurs efforts sont d'autant plus remarquables qu'ils n'avaient à leur disposition ni charrues ni bœufs, et que toute culture chez eux se faisait à bras d'homme. Clavigero se plaint du peu de renseignements transmis sur leurs instruments de labourage. Au lieu de fer pour bê-

quadrupèdes, soit pour la ménagerie royale, soit pour la table, aigles vivants. Certaines localités étaient tenues de cultiver sur le bord des routes militaires une étendue de terrain destinée à la nourriture de l'armée lorsqu'elle était en marche.



Stammes Guatemalas von Mexico

GUATEMALA

cher la terre, ils employaient des instruments de cuivre ; leurs haches du même métal ressemblaient aux nôtres. Ils entendaient assez bien l'irrigation des terres, et répandaient sur le sol les cendres des plantes brûlées pour lui donner une nouvelle vigueur. L'art des clôtures ne leur était pas étranger : ils entouraient leurs champs de haies d'aloès ou de murs en pierre sèche. Leurs granges, construites de troncs d'arbres posés les uns sur les autres, et réunis avec tant d'art, que la lumière ne pouvait passer au travers, étaient couvertes de rondins placés transversalement qui les défendaient de la pluie. Ces bâtiments n'avaient que deux petites ouvertures. On rencontre encore, dit Clavigero, des restes de granges de cette nature évidemment antérieurs à la conquête. On prétend que le grain s'y conserve mieux que dans les greniers bâtis par les Européens.

L'imperfection des instruments aratoires, et les autres causes que nous venons d'indiquer, ont dû nécessairement influer sur le développement de l'agriculture des Aztèques. Leurs terres n'ont pas dû produire, entre leurs mains, tout ce qu'elles ont donné depuis aux Espagnols. Toutefois, si nos céréales et notre riz manquaient aux Aztèques, en revanche ils avaient la racine du jatropha manihot, qui leur fournissait ce pain de manioc ou cassave, nourriture des naturels de l'Amérique équinoxiale depuis la plus haute antiquité, et le maïs, dont la culture était encore plus importante et surtout plus générale. Elle s'étendait depuis les côtes jusqu'à la vallée de Toluca, et atteignait le territoire des Otomies nomades et barbares ; c'est-à-dire qu'elle dépassait le Rio-Grande de San-Iago. C'était la seule espèce de blé que les Mexicains connussent avant l'arrivée des Européens, mais seul il suffisait à leurs besoins, quand la température avait été favorable. Le grain de maïs en infusion leur procurait une innombrable variété de boissons spiritueuses. De la tige ils exprimaient une matière sucrée qu'ils savaient concentrer par

évaporation. Cortès, en décrivant à l'empereur Charles V toutes les denrées que l'on vendait au grand marché de Tlatelolco, lors de son entrée à Tenochtitlan, nomme expressément le miel de tige de maïs, le miel d'abeilles et la cire. Le *cacomite*, espèce de tigridia, donnait aux Aztèques une farine excellente (*). Ils possédaient de nombreuses variétés de pomme d'amour, la pistache de terre et différentes espèces de piment. On vendait sur leurs marchés des oignons, des porreaux, de l'ail, du cresson alénois et de fontaine, de la bourrache, de l'oseille et des cardons. Ni pois, ni choux, ni navets ne figurent sur la liste de leurs légumes ; il est probable qu'ils ne les connaissaient pas. Cerisiers, noyers, pommiers, mûriers ombrageaient leurs champs et leurs jardins, où la fraise, la groseille montraient aussi leurs fruits. Si le jus du raisin était inconnu de l'indigène du Mexique, il obtenait d'un autre végétal, le *magney*, dont nous avons déjà parlé, une boisson qui remplaçait pour lui le vin de notre Europe. La culture de ce végétal s'étendait aussi loin que la langue aztèque. Pour l'ancien Mexicain, le *magney* était un véritable bienfait de la Providence ; non-seulement il lui tenait lieu de vigne, mais de chanvre. Il tirait de ses feuilles un fil excellent et le papier sur lequel il peignait ses figures hiéroglyphiques (**). Il composait de son sucre, très-âcre avant l'époque de la floraison,

(*) La pomme de terre que les Espagnols trouvèrent dans l'Amérique du Sud, n'était point connue des Aztèques à l'époque du dernier Moctezuma. Elle fut introduite au Mexique dans le même temps que les céréales de l'ancien continent. Ce fait, dit M. de Humboldt, est d'autant plus important qu'il est un de ceux dans lesquels l'histoire des migrations d'une plante se lie à l'histoire des migrations des peuples.

(**) Ce papier se fabriquait avec les fibres des feuilles du *magney* (agave américaine). On les faisait macérer dans l'eau, et on les collait par couches comme les feuilles du *cyperus* d'Égypte.

un puissant caustique pour nettoyer les plaies. Ses épines servaient d'épingles et de clous dans les usages domestiques, et, dans les mains des prêtres mexicains, elles déchiraient les bras et la poitrine du patient dans les actes d'expiation.

Mais qui pourrait oublier une des merveilles de l'industrie aztèque, ces jardins flottants, îles de fleurs et de verdure qui font encore aujourd'hui l'ornement des lacs mexicains, et dont la création est contemporaine de celle de Tenochtitlan même. L'invention des *chinampas* ou jardins flottants paraît remonter à la fin du quatorzième siècle. La nature, la plus habile des maîtresses, en suggéra l'idée. Les Mexicains virent, en parcourant les rivages marécageux des lacs de Xochimilco et de Chalco, dans la saison des grandes eaux, le flot agité enlever des mottes de terre couvertes d'herbes et entrelacées de racines, puis ces mottes voguer longtemps séparées au gré des vents, puis se réunir en petits îlots. Ces Indiens, pauvres et repoussés, comprirent tout le parti qu'on pouvait tirer d'une telle découverte ; ils s'empressèrent de créer sur une plus grande échelle ce que la nature ne faisait qu'en petit. Leurs premiers *chinampas* ne furent autre chose que des morceaux de gazon arrachés aux rives des lacs, artificiellement réunis et ensemencés. Bientôt leur industrie perfectionna ce système de culture. Ils parvinrent à construire des radeaux de branches d'arbres, de broussailles, de roseaux et de joncs enlacés les uns aux autres ; ils les couvrirent de terreau noir, naturellement imprégné de muriate de soude ; ils semèrent sur ces îles fertiles tous les légumes de leur pays ; ils y cultivaient ces fleurs brillantes qu'ils aimaient passionnément ; ils y vivaient au milieu de la plus riche végétation, dans des cabanes entourées de magnifiques dahlias. Tels furent les jardins flottants admirés des Espagnols aux jours de la conquête. Tels sont ceux dont les voyageurs ont parlé comme de la plus ingénieuse invention. Tels ils existent encore sur le

lac de Chalco, ou nous pourrions les admirer en parcourant le Mexique moderne.

Les métaux précieux, les trésors souterrains qui ont fait depuis trois siècles la richesse du Mexique espagnol, et qui, de là, se sont répandus sur le monde, sans procurer une semblable fortune aux Aztèques, manquant de moyens pour les exploiter convenablement, n'étaient cependant pas négligés par eux. Il paraît certain qu'ils ne se contentaient pas de ceux de ces métaux qui se trouvent à la surface du sol, ou dans le lit des fleuves, ou dans les ravins des torrents. Ils savaient aussi l'art d'arracher l'or et l'argent aux entrailles de la terre, d'exploiter des filons, de creuser des galeries, et de percer des puits de communication. Les Tzapotèques et les Mistèques séparaient l'or au moyen du lavage des terrains d'alluvion. Ils payaient leurs tributs, soit en paillettes ou grains d'or natif, soit en barres d'or ou d'argent, ainsi qu'on peut s'en assurer sur les peintures mexicaines. Du temps de Moctezuma, les naturels travaillaient les filons argentifères de Tasco. Dans toutes les grandes villes de l'Anahuac, on fabriquait des vases d'or et d'argent, quoique ce dernier métal fût beaucoup moins estimé des Américains que de nous. Cortès, dans une de ses lettres à l'empereur Charles V, fait un magnifique éloge des orfèvres et des bijoutiers de Tenochtitlan, et de leur merveilleuse adresse à imiter tout ce qu'il les chargeait d'exécuter (*).

(*) Ce passage est trop curieux pour que nous ne le rapportions pas en entier. C'est le détail des objets précieux que le conquérant reçut en présent du malheureux Moctezuma lorsqu'il força la noblesse aztèque de prêter hommage au roi d'Espagne. « Outre une grande masse d'or et d'argent, dit Cortès, on me présenta des ouvrages d'orfèvrerie et de bijouterie si précieux que, ne voulant pas les laisser fondre, j'en séparai pour plus de cent mille ducats, afin de les offrir à Votre Altesse Impériale. Ces objets étaient de la plus grande beauté, et je doute qu'aucun

Les Aztèques tiraient, avant la conquête, le plomb et l'étain des filons de Tasco ; le cinabre qui servait aux peintres leur était fourni par les mines de Chilapan ; le cuivre était chez eux le métal le plus généralement employé, il remplaçait le fer et l'acier. Les armes, les haches, les ciseaux étaient faits avec le cuivre tiré des montagnes de Zacatlan. On s'étonne que ces Américains, qui traitaient par le feu une grande variété de minerais où le fer se trouvait combiné, n'aient pas été conduits à sa découverte par le mélange des substances combustibles avec les ocres jaune et rouge, extrêmement communs dans plusieurs parties du Mexique.

Les outils mexicains étaient à peu près aussi tranchants que nos instruments d'acier ; avec eux les sculpteurs exécutaient de grands ouvrages en diorite, en porphyre basaltique et en d'autres roches des plus dures.

Les joailliers coupaient et perçaient des émeraudes et des jades en se ser-

vant d'un outil de métal et d'une poudre siliceuse.

prince de la terre en ait jamais possédé de semblables. Afin que Votre Altesse ne puisse croire que j'avance des choses fabuleuses, j'ajoute que tout ce que produisent la terre et l'eau et dont le roi Moctezuma pouvait avoir connaissance, il l'avait fait imiter en or et en argent, en pierres fines et en plumes d'oiseaux, et le tout dans une perfection si grande que l'on croyait voir les objets mêmes. Quoiqu'il m'en eût donné une grande partie pour Votre Altesse, je fis exécuter par les naturels plusieurs autres ouvrages d'orfèvrerie en or d'après les dessins que je leur fis remettre, tels qu'images de saints, crucifix, médailles et colliers. Comme le *quint* ou le droit sur l'argent payé à Votre Altesse se monta à plus de cent marcs, j'ordonnai que les orfèvres indigents les convertissent en plats de diverses grandeurs, en cuillers, en tasses et autres vases à boire. Tous ces ouvrages furent imités avec la plus grande exactitude. » Ici ne croit-on pas entendre le récit d'un ambassadeur européen envoyé à la Chine ou au Japon, et cependant notre narrateur eût eu bien mauvaise grâce à mentir ; qu'eût-il gagné à l'exagération, puisque Charles V pouvait de ses propres yeux comparer l'éloge au sujet ?

vant d'un outil de métal et d'une poudre siliceuse.

C'était à l'alliage du cuivre avec l'étain, plus encore qu'à la trempe de ces métaux, que ces outils devaient leur extrême dureté. L'obsidienne, dont les Aztèques fabriquaient aussi des instruments tranchants, était l'objet de grandes exploitations, dont on reconnaît les traces dans une innombrable quantité de puits creusés dans la montagne des Couteaux, près du village indien d'Atotonilco el Grande.

Outre des sacs de cacao, dont chacun contenait 24,000 grains, outre les petits ballots de toile de coton, quelques métaux étaient employés parmi les anciens Mexicains comme monnaie, c'est-à-dire, comme signe représentatif des choses. Dans le grand marché de Tenochtitlan, on achetait toutes sortes de denrées en les échangeant contre de la poudre d'or contenue dans des tuyaux de plumes d'oiseaux aquatiques ; on exigeait que ces tuyaux fussent transparents pour pouvoir reconnaître la grosseur des grains d'or et leur qualité. Dans plusieurs provinces, on se servait pour monnaie courante de pièces de cuivre, auxquelles on avait donné la forme d'un T romain. Dans les environs de Tasco, les naturels se servaient de pièces d'étain fondues aussi minces que les plus petites monnaies d'Espagne. Cependant l'absence d'un moyen d'évaluation aussi avantageux et aussi commode que la monnaie, telle que nous la connaissons, restreignait le commerce des Aztèques au mouvement lent et gêné des échanges en nature, seul mode de transaction possible dans les circonstances où ils se trouvaient. Encore ce commerce était souvent arrêté par l'extrême difficulté des communications. Il n'existait pas de grandes routes dans l'ancien Mexique, mais seulement des sentiers qui conduisaient d'un lieu à un autre ; même dans l'intérieur du pays, à peu de distance de la capitale, on manquait de chemins faciles pour se rendre d'un district dans un autre. Les Espagnols furent souvent obligés de

s'ouvrir des voies au travers des bois et des marais ; et lorsqu'après la conquête, Cortès se hasarda à marcher de Mexico dans les provinces de Honduras, il y rencontra d'aussi grands obstacles qu'il en eut pu trouver au milieu des contrées les moins civilisées de l'Amérique. Il lui fallut quelquefois traverser des forêts presque impénétrables, des plaines couvertes d'eau, et des terres en friche où il pensa mourir de faim.

L'esprit d'association, né de la faiblesse individuelle et de la conviction de cette faiblesse, s'applique d'abord à la conservation de la vie : on n'osait, dans l'Anahuac, se mettre seul en route. Le mode de voyages par caravanes avait été généralement adopté. On voyait les marchands partir en troupes de Tenochtitlan, pour aller, de province en province, échanger les produits du Mexique contre les objets qui manquaient à leur pays, contre les matières premières dont son industrie ne pouvait se passer, contre les choses rares ou précieuses dont le luxe des rois ou des grands du royaume s'était fait un besoin.

Dans l'énumération des différents objets livrés en tribut par les villes, on a pu prendre une idée sommaire de l'ensemble des produits naturels ou industriels qui entraient dans le commerce des Aztèques ; pour le connaître complètement, il faut se transporter au milieu des bazars établis dans chacune de leurs villes principales et dans leurs grands marchés, tenus à des époques déterminées, de manière à ne point se nuire réciproquement. Cortès nous a décrit celui de Mexico, ce marché modèle, deux fois grand, dit-il, comme celui de Salamanque, et tout entouré d'un portique immense. Là se trouvait exposé aux regards d'une foule toujours renouvelée, ce qui servait à la vie, à l'habillement, à la parure. Si le luxe y pouvait épuiser ses desirs, l'homme qui n'avait pas de maison y rencontrait tous les matériaux nécessaires pour s'en bâtir une en vingt-quatre heures. Il y a, dit Cortès, de

petites rues pour le gibier, pour les légumes et les objets de jardinage ; il y a des boutiques où des barbiers, avec des rasoirs d'obsidienne, rasent la tête. Il y en a d'autres, comme nos pharmacies, dans lesquelles se vendent des médecines toutes préparées, des onguents, des emplâtres ; d'autres encore où l'on donne à manger ou à boire pour de l'argent. Chaque genre de marchandises se vend dans un quartier séparé, pour éviter la confusion. Au milieu de la grande place on aperçoit un bâtiment que j'appellerai l'*audiencia* (le palais de justice), où siègent dix ou douze personnes qui jugent les différends survenus entre les acheteurs et les marchands. Des inspecteurs se tiennent continuellement dans la foule pour voir si l'on vend loyalement, et briser les fausses mesures saisies aux mains des vendeurs. On ne doit pas oublier que les Aztèques ne faisaient point usage de bêtes de somme pour le transport de leurs marchandises, et qu'elles étaient portées à dos d'homme, usage qui se conserve encore dans toute la partie montagneuse de la Nouvelle-Espagne.

La séparation des professions diverses parmi les Mexicains est une marque de progrès que Robertson a fort justement signalée, mais dont il ne faut pas conclure un haut degré de perfection absolue, telle que nous la concevons dans le vieux continent.

Dans les arts mécaniques comme dans les arts libéraux, la division du travail était portée à l'infini. L'artiste ou l'ouvrier n'avait à faire qu'une portion d'ouvrage, et il ne sortait jamais de cette spécialité. L'habileté et la patience, naturelles aux Américains, suppléaient à l'insuffisance ou à la grossièreté des instruments qu'ils avaient à leur disposition.

Nous ne connaissons leur architecture domestique et monumentale que par les récits des premiers conquérants et des moines annalistes ; car aucun édifice de ce genre n'existe pour servir de preuve. Nous savons que les maisons des pauvres étaient faites de

roseaux ou de briques non cuites, et couvertes d'une espèce de gazon sur lequel on fixait des feuilles d'aloès taillées en forme de tuile. Ces maisons n'avaient qu'un appartement, comme celles de nos pauvres paysans. Toute la famille y vivait pêle-mêle. Dans les villes, chaque habitant ménageait dans sa maison un petit oratoire et une salle de bain. Les maisons des nobles étaient construites en pierres rouges, poreuses, friables, légères, réunies par un mortier de chaux; elles se terminaient par un toit plat et en forme de terrasse. Pour les palais des rois et pour les temples, les mêmes matériaux étaient employés. Tous ces édifices, par la nature même de leur construction, ne pouvaient durer longtemps, et lors même que les Espagnols n'auraient pas détruit de fond en comble la plupart des villes mexicaines, le temps, depuis la conquête, se serait chargé de les anéantir. A peine en peut-on découvrir aujourd'hui quelques vestiges. En pénétrant avec Cortès dans l'ancien Mexico, nous aurons l'occasion de décrire quelques-uns de ses principaux monuments.

Il serait fort ridicule d'établir la moindre comparaison entre l'art architectural mexicain et celui de l'antiquité grecque ou romaine, ou notre gothique; mais il faut reconnaître que sur le plateau d'Anahuac existait un art bien antérieur aux Aztèques et aux autres barbares du Nord, et dont ils avaient profité. La coupe des pierres, l'aplomb des murs, les combinaisons des différents cintres étaient connus d'eux. Leurs aqueducs, pour amener les eaux douces à Tenochtitlan, leurs digues pour contenir les lacs, leurs chaussées pour se faire un sol propre à bâtir, et des routes au milieu des eaux, se montraient comme autant de monuments de leur intelligence et de leur adresse.

Lorsque les Aztèques arrivèrent dans l'Anahuac, ils y trouvèrent de grands édifices, déjà vieux alors, qui semblaient avoir une destination religieuse. Nous devons les faire connaî-

tre, non pour montrer l'œuvre du peuple qui nous occupe, mais les modèles qu'il suivit dans la construction de ses temples.

Les plus anciens de tous ces monuments, les deux grandes pyramides de San Juan de Teotihuacan se voient dans la vallée de Mexico, à quelques lieues de la capitale. Les indigènes les appellent encore aujourd'hui, comme les appelaient leurs pères, *les maisons du soleil et de la lune*; c'est à ces divinités qu'elles étaient consacrées. Leur forme principale n'a pas changé depuis la conquête; elle est telle qu'elle parut aux yeux des Espagnols de cette époque. Ces pyramides avaient servi de modèle au grand téocali de Tenochtitlan, ainsi qu'il est rapporté dans les traditions mexicaines. On montait au sommet par un grand escalier de larges pierres de taille. Là s'élevaient de petits autels avec des coupôles en bois, et des statues colossales couvertes de lames d'or très-minces. La végétation des cactus et des agaves, et la main toute-puissante du temps, ont dégradé l'extérieur de ces pyramides qui formaient quatre assises subdivisées en petits gradins d'un mètre de haut. Leur position, dans des plaines où l'on ne trouve aucune colline, rend assez probable qu'aucun rocher naturel ne sert de noyau à ces monuments dont la structure intérieure est encore un mystère; car les traditions indiennes qui les font creuses ne sont appuyées sur aucune preuve. Mais un fait très-remarquable, c'est qu'à l'entour de ces maisons de la lune et du soleil, on trouve un groupe, ou, pour mieux dire, un système de pyramides de neuf à dix mètres d'élevation tout au plus. Il y en a plusieurs centaines disposées en forme de larges rues alignées dans la direction des parallèles et des méridiens, et aboutissant aux quatre faces des deux grandes pyramides. Les petites, d'après la tradition, étaient dédiées aux étoiles; il est probable qu'elles servaient de sépultures aux chefs des tribus. Toute cette plaine porta jadis dans la langue aztèque ou